

## ACTE PREMIER.

## SCÈNE I. — NICOMÈDE, LAODICE.

LAODICE.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur,  
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur :  
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête,  
Un si grand conquérant être encor ma conquête,  
Et de toute la gloire acquise à ses travaux  
Faire un illustre hommage à ce peu que je vauz.  
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,  
Mon cœur épouvanté se refuse à la joie :  
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux  
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux.  
Votre marâtre y règne; et le roi votre père  
Ne voit que par ses yeux, seule la considère,  
Pour souveraine loi n'a que sa volonté :  
Jugez après cela de votre sûreté.  
La haine que pour vous elle a si naturelle  
A mon occasion encor se renouvelle.  
Votre frère, son fils, depuis peu de retour...

NICOMÈDE.

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour.  
Je sais que les Romains, qui l'avaient en otage,  
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage;  
Que ce don à sa mère était le prix fatal  
Dont leur Flaminius marchandait Annibal,  
Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,  
S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome,  
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux  
Où l'effroi de son nom le destinait chez eux.  
Par mon dernier combat je voyais réunie  
La Cappadoce entière avec la Bithynie,  
Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux

D'avoir perdu mon maître et de craindre pour vous,  
J'ai laissé mon armée aux mains de Théagène,  
Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.  
Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,  
Puisque Flaminius obsède encor le roi.  
Si de son arrivée Annibal fut la cause,  
Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose;  
Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,  
Pour aider à mon frère à vous persécuter.

LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine  
N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine :  
Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,  
L'engage en sa querelle, et m'en fait défier.  
Mais, seigneur, jusqu'ici j'aurais tort de m'en plaindre :  
Et, quoi qu'il entreprenne, avez vous lieu de craindre ?  
Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi,  
S'il faut votre présence à soutenir ma foi,  
Et si je puis tomber en cette frénésie  
De préférer Attale au vainqueur de l'Asie ;  
Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,  
Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,  
Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile  
Qui tremble à voir un aigle et respecte un édile !

NICOMÈDE.

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux  
Forme des sentiments si peu dignes de vous.  
Je crains la violence et non votre faiblesse ;  
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

LAODICE.

Je suis reine, seigneur; et Rome a beau tonner,  
Elle ni votre roi n'ont rien à m'ordonner ;  
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,  
C'est pour exécuter les ordres de mon père :  
Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi  
N'a droit de l'en dédire et me choisir un roi.  
Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie  
Est due à l'héritier du roi de Bithynie,  
Et ne prendra jamais un cœur assez abject  
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.  
Mettez-vous en repos.

NICOMÈDE.

Et le puis-je, madame,  
 Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme  
 Qui, pouvant tout ici, se croira tout permis  
 Pour se mettre en état de voir régner son fils?  
 Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.  
 Qui livrait Annibal pourra bien vous contraindre,  
 Et saura vous garder même fidélité  
 Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège  
 Qui vous assure d'elle après ce sacrilège?  
 Seigneur, votre retour, loin de rompre ces coups,  
 Vous expose vous-même, et m'expose après vous.  
 Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime;  
 Et vous serez bientôt la première victime  
 Que la mère et le fils, ne pouvant m'ébranler,  
 Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.  
 Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne,  
 J'ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.  
 Retournez à l'armée, et pour me protéger  
 Montrez cent mille bras tout prêts à me venger.  
 Parlez la force en main et hors de leur atteinte;  
 S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte;  
 Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur,  
 Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur;  
 Quelque haute valeur que puisse être la vôtre,  
 Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre;  
 Et, fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroi,  
 Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.  
 Je vous le dis encor, retournez à l'armée,  
 Ne montrez à la cour que votre renommée;  
 Assurez votre sort pour assurer le mien;  
 Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

NICOMÈDE.

Retourner à l'armée! ah! sachez que la reine  
 La sème d'assassins achetés par sa haine.  
 Deux s'y sont découverts, que j'amène avec moi  
 Afin de la convaincre et détromper le roi.  
 Quoi qu'il soit son époux, il est encor mon père;  
 Et quand il forcera la nature à se taire,

Trois sceptres à son trône attachés par mon bras  
 Parleront au lieu d'elle et ne se tairont pas.  
 Que si notre fortune, à ma perte animée,  
 La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée,  
 Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,  
 M'envirez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?

LAODICE.

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,  
 Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.  
 Armons-nous de courage, et nous ferons trembler  
 Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.  
 Le peuple ici vous aime et hait ces cœurs infames;  
 Et c'est être bien fort que régner sur tant d'âmes.  
 Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.

NICOMÈDE.

Il ne m'a jamais vu; ne me découvrez pas.

SCÈNE II. — LAODICE, NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoi! madame, toujours un front inexorable!  
 Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,  
 Un regard désarmé de toutes ces rigneurs,  
 Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre,  
 Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

LAODICE.

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

ATTALE.

Conservez-le, de grâce, après l'avoir su prendre.

LAODICE.

C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop pour vouloir rien farder.  
 Votre rang et le mien ne sauraient le permettre:  
 Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre;

La place est occupée : et je vous l'ai tant dit,  
Prince, que ce discours vous dût être interdit :  
On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE.

Que celui qui l'occupe a de bonne fortune !  
Et que serait heureux qui pourrait aujourd'hui  
Disputer cette place et l'emporter sur lui !

NICOMÈDE.

La place à l'emporter coûterait bien des têtes,  
Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes,  
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis  
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte  
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le roi le veut ?

LAODICE.

Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine ?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut : s'il est roi, je suis reine ;  
Et vers moi tout l'effort de son autorité  
N'agit que par prière et par civilité.

ATTALE.

Non ; mais agir ainsi souvent c'est beaucoup dire  
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire :  
Et, si ce n'est assez des prières d'un roi,  
Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.

NICOMÈDE.

Rome, seigneur !

ATTALE.

Oui, Rome ; en êtes-vous en doute ?

NICOMÈDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute ;  
Et si Rome savait de quel feu vous brûlez,  
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,  
Elle s'indignerait de voir sa créature

A l'éclat de son nom faire une telle injure,  
Et vous dégraderait peut-être dès demain  
Du titre glorieux de citoyen romain.  
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine  
En le déshonorant par l'amour d'une reine ?  
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois  
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois ?  
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,  
Vous en avez bientôt oublié les maximes.  
Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous ;  
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous ;  
Et, sans plus l'abaisser à cette ignominie  
D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,  
Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,  
La fille d'un tribun ou celle d'un prêteur ;  
Que Rome vous permet cette haute alliance,  
Dont vous aurait exclu le défaut de naissance,  
Si l'honneur souverain de son adoption  
Ne vous autorisait à tant d'ambition.  
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes ;  
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines ;  
Et concevez enfin des vœux plus élevés,  
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,  
Madame, et retenez une telle insolence.  
Pour voir jusqu'à quel point elle pourrait aller,  
J'ai forcé ma colère à le laisser parler ;  
Mais je crains qu'elle échappe, et que, s'il continue,  
Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

NICOMÈDE.

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois ?  
Pérait-elle de son prix pour emprunter ma voix ?  
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.  
Ce grand nom de Romain est un précieux titre ;  
Et la reine et le roi l'ont assez acheté  
Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,  
Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,  
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.  
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné ;  
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,

Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,  
A la part qu'ils avaient à la grandeur romaine.  
D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux...

ATTALE.

Madame, encor un coup, cet homme est-il à vous?  
Et pour vous divertir est-il si nécessaire  
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire?

LAODICE.

Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,  
Je veux bien vous traiter de fils de souverain.  
En cette qualité vous devez reconnaître  
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,  
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang  
Ne vous empêche pas de différer de rang,  
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,  
Et, loin de lui voler son bien en son absence...

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,  
Dites un mot, madame, et ce sera le mien;  
Et, si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,  
Vous en corrigerez la fatale injustice.  
Mais, si je lui dois tant en fils de souverain,  
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.  
Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître  
Pour commander aux rois et pour vivre sans maître;  
Sachez que mon amour est un noble projet  
Pour éviter l'affront de me voir son sujet;  
Sachez...

LAODICE.

Je m'en doutais, seigneur, que ma couronne  
Vous charmait bien du moins autant que ma personne;  
Mais, telle que je suis, et ma couronne et moi,  
Tout est à cet aîné qui sera votre roi;  
Et, s'il était ici, peut-être en sa présence  
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir! mon courage amoureux...

NICOMÈDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,  
Seigneur; s'il les savait, il pourrait bien lui-même  
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent! est-ce enfin le respect qui m'est dû?

NICOMÈDE.

Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connaître et tenir ce langage?

NICOMÈDE.

Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage  
Que, n'étant point connu, prince, vous ne savez  
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah! madame, souffrez que ma juste colère...

LAODICE.

Consultez-en, seigneur, la reine votre mère;  
Elle entre.

SCÈNE III. — NICOMÈDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE,  
GLÉONE.

NICOMÈDE.

Instruisez mieux le prince votre fils,  
Madame, et dites-lui, de grâce, qui je suis:  
Faute de me connaître, il s'emporte, il s'égare;  
Et ce désordre est mal dans une âme si rare:  
J'en ai pitié.

ARSINOÉ.

Seigneur, vous êtes donc ici?

NICOMÈDE.

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

ARSINOÉ.

Métrobate! ah! le traître!

NICOMÈDE.

Il n'a rien dit, madame,  
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'âme.

ARSINOÉ.

Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant?  
Et votre armée?

NICOMÈDE.

Elle est sous un bon lieutenant;  
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.  
J'avais ici laissé mon maître et ma maîtresse:

Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains ;  
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.

ARSINOÉ.

C'est ce qui vous amène ?

NICOMÈDE.

Oui, madame ; et j'espère  
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINOÉ.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMÈDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ.

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

NICOMÈDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grâce ?

ARSINOÉ.

Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOMÈDE.

Je connais votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le prince Nicomède ?

NICOMÈDE.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

ATTALE.

Ah ! seigneur, excusez si, vous connaissant mal...

NICOMÈDE.

Prince, faites-moi voir un plus digne rival.  
Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,  
Ne vous départez point d'une si noble audace :  
Mais, comme à son secours je n'amène que moi,  
Ne la menacez plus de Rome ni du roi.  
Je la défendrai seul ; attaquez-la de même,  
Avec tous les respects qu'on doit au diadème.  
Je veux bien mettre à part, avec le nom d'ainé,  
Le rang de votre maître où je suis destiné ;  
Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,  
Des leçons d'Annibal ou de celles de Rome.  
Adieu ; pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

## SCÈNE IV. — ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Quoi ! tu faisais excuse à qui m'osait braver !

ATTALE.

Que ne peut point, madame, une telle surprise ?  
Ce prompt retour me perd et rompt votre entreprise.

ARSINOÉ.

Tu l'entends mal, Attale ; il la met dans ma main.  
Va trouver de ma part l'ambassadeur romain ;  
Dedans mon cabinet amène-le sans suite,  
Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE.

Mais, madame, s'il faut...

ARSINOÉ.

Va, n'apprehende rien ;

Et pour avancer tout hâte cet entretien.

## SCÈNE V. — ARSINOÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous lui cachez, madame, un dessein qui le touche !

ARSINOÉ.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche ;  
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit  
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,  
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime  
Qu'un trône acquis par là ne rende légitime.

CLÉONE.

J'aurais cru les Romains un peu moins scrupuleux,  
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOÉ.

Ne leur impute pas une telle injustice ;  
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.  
Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité  
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.  
Savante à ses dépens de ce qu'il savait faire,  
Elle le souffrait mal auprès d'un adversaire ;  
Mais, quoique, par ce triste et prudent souvenir,  
De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,

Elle aurait vu couler sans crainte et sans envie  
 Chez un prince allié les restes de sa vie.  
 Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront  
 Que son père défait lui laisse sur le front;  
 Car je crois que tu sais que, quand l'aigle romaine  
 Vit choir ses légions au bord du Trasimène,  
 Flaminius son père en était général,  
 Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal;  
 Ce fils donc, qu'a pressé la soif de la vengeance,  
 S'est aisément rendu de mon intelligence :  
 L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis  
 A pratiqué par lui le bonheur de mon fils;  
 Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie  
 De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,  
 Et de voir Laodice unir tous ses États,  
 Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias :  
 Si bien que le sénat prenant un juste ombrage  
 D'un empire si grand sous un si grand courage,  
 Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur,  
 Pour rompre cet hymen et borner sa grandeur;  
 Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

CLÉONE.

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse !  
 Mais que n'agissait Rome avant que le retour  
 De cet amant si cher affermit son amour ?

ARSINOË.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée  
 Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée,  
 C'était trop hasarder ; et j'ai cru pour le mieux  
 Qu'il fallait de son fort l'attirer en ces lieux.  
 Métrobate l'a fait, par des terreurs paniques,  
 Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques ;  
 Et, pour l'assassiner se disant suborné,  
 Il l'a, grâce aux dieux, doucement amené.  
 Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice ;  
 Et sa plainte le jette au bord du précipice.  
 Sans prendre aucun souci de m'en justifier,  
 Je saurai m'en servir à me fortifier.  
 Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée,  
 J'ai changé de couleur, je me suis écriée :  
 Il a cru me surprendre et l'a cru bien en vain.

Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE.

Mais, quoi que Rome fasse, et qu'Attale prétende,  
 Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende ?

ARSINOË.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour  
 Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome et la cour.  
 Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie :  
 Je cherche à m'assurer celui de Bythinie ;  
 Et, si ce diadème une fois est à nous,  
 Que cette reine après se choisisse un époux.  
 Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,  
 Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.  
 Le roi, que le Romain poussera vivement,  
 De peur d'offenser Rome agira chaudement ;  
 Et ce prince, piqué d'une juste colère,  
 S'emportera sans doute et bravera son père.  
 S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins ;  
 Et, comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins,  
 Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,  
 Mon entreprise est sûre et sa perte infaillible,  
 Voilà mon cœur ouvert et tout ce qu'il prétend.  
 Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.  
 Allons, et garde bien le secret de ta reine.

CLÉONE.

Vous me connaissez trop pour vous en mettre en peine.

## ACTE SECOND.

## SCÈNE I. — PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Revenir sans mon ordre et se montrer ici !

ARASPE.

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,  
 Et la haute vertu du prince Nicomède  
 Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède ;